

UN JOURNAL CATHOLIQUE DANS UNE PAROISSE C'EST UNE MISSION PERPETUELLE. LEON XIII



FONDÉ EN 1893

PUBLIÉ LE JEUDI DE CHAQUE SEMAINE

ABONNEMENT

Un an...\$1.00 Six mois...\$0.50 Les abonnements sont payable d'avance.

Pour cesser de recevoir le journal, il faut donner avis au moins un mois avant l'expiration de son abonnement et payer tous les arrérages.

Ceux qui changent d'adresse doivent nous donner l'ancienne aussi bien que la nouvelle.

Adressez toutes lettres, correspondances, etc., à

L'IMPARTIAL Tignish, Ile du Prince Edouard

L'IMPARTIAL

Tignish, Jeudi 27 septembre, 1906.

Causerie Intime

Par Sylvain

L'étude du français semble progresser d'une manière encourageante dans cette partie des Provinces Maritimes. L'IMPARTIAL nous a donné un compte rendu très-complet des séances du congrès annuel des instituteurs Acadiens de l'Ile. L'intérêt dans cette société et dans son but augmente d'année en année, et l'effet de ses travaux se fait sentir par une étude plus approfondie et une connaissance plus générale de notre incomparable langue maternelle. Sans doute, la présence de notre clergé à ces assemblées y apporte du prestige; leurs encouragements et leurs paroles sages et pratiques y sont pour beaucoup dans le succès de ces réunions, mais si les instituteurs et les contribuables s'abstenaient d'assister en si grand nombre, les chances de réussite dans cette noble tâche seraient de beaucoup amoindries. La belle notice dont L'IMPARTIAL a favorisé notre Association dans son premier Tignish du 26 juillet nous encourage de plus en plus, et l'an prochain nous rediront de nouveaux succès, de nouvelles victoires. Je suis certain que tous les instituteurs font leur possible pour mettre en pratique les méthodes d'enseignement suggérées et approuvées par ces congrès. Malgré le fait regrettable que la presque totalité de nos jeunes Acadiens de l'Ile ne pourront suivre des cours supérieurs de français dans un de nos collèges, je suis convaincu qu'ils sortiront de l'école paroissiale ou du couvent avec une connaissance passablement approfondie de leur langue maternelle. Pourquoi n'encouragerait-on pas encore d'avantage la composition par des écrits sérieux dans nos journaux français? Dans L'IMPARTIAL, je vois bien quelques nouvelles de nos paroisses de temps en temps, ou bien quelques individus se prenant de querelle à propos de bottes et viennent nous ennuoyer avec leurs prétendus griefs et leurs gros mots malsonnants, et que sais-je encore. Tous cela est généralement écrit dans un français médiocre, et ne concerne que les intéressés. Pourquoi nos instituteurs ne traiteraient-ils pas quelque sujet sérieux dans les colonnes de notre journal L'IMPARTIAL? Pourquoi encore ne pas inaugurer des concours entre les écoliers de la plus haute classe de français? Le plus méritant, pour récompense de son travail et de son application, aurait le plaisir de voir son oeuvre reproduit dans les colonnes du Journal, ce qui ne serait pas peu, il faut en convenir. Si les instituteurs voulaient s'en donner la peine, il y aurait chaque semaine dans L'IMPARTIAL, soit des nouvelles bien rédigées ou des articles courts mais précis sur des sujets concernant notre langue, nos moeurs, notre passé, notre avenir et mille autres sujets semblables qui intéresseraient tous les lecteurs. Je suis certain que L'IMPARTIAL se ferait un plaisir d'ouvrir ses colonnes aux instituteurs et à leurs élèves dans le but si louable de se perfectionner dans l'art d'écrire correctement le français. Qu'en pensez-vous mes amis? Plusieurs fois déjà, on a préconisé l'idée de fonder un collège Acadien dans l'Ile St. Jean. Un des correspondants de L'IMPARTIAL a même émis un projet très plausible pour prélever l'argent nécessaire à cette entreprise. Depuis un an, je n'en entends plus parler. Cette idée ne manque pas d'intérêt et d'actualité. Il est certain que très peu de parents acadiens de cette province ont les moyens d'envoyer leurs enfants même à Memramcook, malgré le peu de distance qui nous en sépare, pour y compléter l'étude de leur langue maternelle. On enseigne le français au Collège St. Dunstan de Charlottetown, mais le peu de temps qu'on y consacre et la méthode d'enseignement qu'on y suit, sont loin de rencontrer les conditions requises pour une étude sérieuse de cette langue. Comme je l'ai dit plus haut, nos instituteurs ont fait des progrès remarquables dans l'étude et l'enseignement du français, mais n'empêche pas que nous sommes loin de posséder des avantages de nos frères du Nouveau Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse. Allons-nous nous en tenir là et rester stationnaires ou même retrograder, tandis que nos gens de la "Grande Terre" se perfectionnent d'année en année? Voilà un problème important et qui mérite toute l'étude et la considération que comporte l'état de notre isolement national. Si nous nous mettions en train de bâtir un collège, n'avons-nous pas besoin de la permission et de l'encouragement des autorités ecclésiastiques de ce diocèse? Ne pourrait-on pas se demander en certains milieux: —mais pourquoi deux Collèges dans notre petite Ile? Pourquoi pas encourager celui qui existe déjà, et qui a besoin du support français comme du support écossais ou irlandais pour subvenir à ses dépenses? Pourquoi faire bande à part, lors que les portes du Collège St. Dunstan sont toutes grandes ouvertes pour recevoir tous ceux qui veulent suivre ses cours et profiter de ses avantages exceptionnels? Voilà déjà un malaise qui peut engendrer des malentendus etc. Dans le cas où l'autorité ecclésiastique s'opposerait à ce projet, qu'allons-nous faire? Pourtant, il nous faut, coûte que coûte, une institution où nos enfants pourront s'outiller, en français comme en anglais, pour le "struggle for life" et à la porté la des moyens des parents, pour pluspart, peu fortunés. Eh bien, dans mon humble opinion, on pourrait éviter tous ces désagréments, en dotant notre collège diocésain de St. Dunstan d'une chaire de français. Nous pourrions il me semble priver dions \$4000 ou \$5000, et je suis convaincu que les autorités ecclésiastiques et le Recteur du Collège se ferait un devoir et un plaisir de mettre l'étude du français sur un pied qui rencontrerait l'approbation de notre clergé et de nos esprits dirigeants parmi les laïcs. C'est là mon idée, si je me trompe, je suis prêt à me ranger du côté de celui qui peut suggérer quelque chose de mieux, tout en restant dans le domaine du pratique et du raisonnable.

A Lourdes

Lourdes, 22 août 1906. Il m'a été donné d'assister aux émouvantes péripéties du pèlerinage national de la France catholique. C'est un spectacle qu'il faut voir une fois dans sa vie. Vingt-sept couvois ont amené à Lourdes 30,000 pèlerins, près de 1000 malades, 7 à 800 prêtres, plusieurs évêques. Dès le premier matin, cette foule a assiégé les confessionnaux et s'est

précipitée aux tabes de communion. Durant quatre jours, la basilique, la crypte, l'église du Rosaire, n'ont pas désempé. Messes une grande partie de la matinée à la grotte et à cinquante autels, messe de minuit, adoration nocturne, vêpres, sermons, exercices de piété ininterrompus. Pas un instant la prière et les chants n'ont cessé. Ici, c'est le chapelet que l'on récite, là, c'est une mélodie très douce en patois du pays, là-haut, on se presse pour monter à genoux les degrés du calvaire. Plusieurs prient les bras en croix. A la grotte, il y a une affluence continue, et telle parfois qu'il faut renoncer à y atteindre. Les hôpitaux sont remplis de malades, que les brancardiers transportent chaque jour aux piscines. L'éloge de ces brancardiers est dans toutes les bouches. Ce sont, pour un bon nombre, des riches, des nobles, à l'air distingué, aux mains fines ou gantées. Avec quel soin infini ils mènent et ramènent leurs malades! Ce qui n'est pas le moins impressionnant, c'est l'air de résignation de ces pauvres infirmes. Toutes les misères humaines sont là représentées. Tous espèrent la guérison ou le soulagement, acceptant néanmoins de remporter leur mal. Plusieurs ont offert leur vie pour leurs compagnons d'infortune. Il en est vingt-cinq qui se sont sacrifiés pour le salut de la France.

La sainte Vierge avait dit à Bernadette: "Je venx qu'il vienne du monde." Il vient du monde. Elle avait dit encore: "Pénitence; on s'offre en holocauste. C'est une semaine très dure pour ces pèlerins. On est venu de très loin; on a voyagé, le jour, la nuit, par une chaleur torride, par la pluie. En arrivant, on se loge comme l'on peut, quand on se loge. On dort à la belle étoile. On grignote son pain assis par terre, le long des rampes. Et l'on s'en retourne avec les mêmes fatigues.

Le coeur est remué par cette piété généreuse. Mais le spectacle poignant par-dessus tous est celui de la procession du Très-Saint-Sacrement, qui a lieu l'après-midi de cinq à six heures. Les malades ont été préalablement amenés et disposés en deux longues files, dans leurs voiturettes ou sur leur lit, de chaque côté de la voie où passera Notre-Seigneur. Tout l'espace compris entre le Gave et la montagne regorge de foule. Tout ce qui peut être garni de monde l'est. Lentement la procession part de la grotte, au chant de l'"Adoremus in aeternum", pendant que plus loin on chante soit l'"Ave Maria", soit le "Laudate Dominum" ou "Laudate Mariam". Les bannières des différents pèlerinages se succèdent. Chacun porte un cierge, et le soleil darde sur les têtes nues. La procession défile interminable et vient prendre place sur l'immense parvis du Rosaire. Enfin, le dais, suivi des évêques et d'une masse compacte de fidèles, y débouche lui-même. Tout à coup, une voix, vibrante comme il faut en entendre une voix inouïe de force, de clarté, de netteté, de pénétration, d'accent, devant laquelle s'efface toute voix d'orateur, la voix du prêtre, qui tend les bras devant l'Hostie sainte, retentit: Seigneur, nous vous adorons! Seigneur, nous vous croyons! Mais augmentez notre foi!" Et la foule clame les mêmes paroles en alternant avec le prêtre. "Seigneur, nous espérons en vous! Seigneur, nous vous aimons! Seigneur, vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant! Seigneur, vous êtes la résurrection et la vie! Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu! Jésus, fils de Marie, guérissez nos malades! Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir! Dites seulement une parole, et je serai guéri! Seigneur, faites que je voie! Seigneur, faites que je parle! Faites que je marche! Faites que j'entende! Hosanna au fils de David! Hosanna! hosanna! hosanna!" Et y a-t-il une plume pour rendre le timbre, le ton d'ardente supplication, le prolongement enthousiasme de cette inoubliable voix, criant la foi chrétienne, et à laquelle trente mille coeurs et trente mille

coeurs et trente mille bouches font écho?

Cependant le Saint-Sacrement s'avance très lentement et va d'un malade à l'autre. Comme autrefois sur les routes de Judée, le Sauveur se penche sur ses membres souffrants et écoute les palpitations de leur chair. Il y a des moments irrésistibles. C'est lorsqu'un miracle est attaché à la puissance et à la bonté divines. L'hosanna de louange finit alors en un long hosanna d'amour et de reconnaissance. Car, aujourd'hui non moins qu'il y a vingt siècles, les paralytiques se lèvent et marchent, les aveugles voient, sourds entendent. La prière de Marie opère ces prodiges de pays enchantés, au sein d'un décor de montagnes tel que l'imagination ne saurait rêver.

La procession s'achève, et, à l'autel érigé sur le perron du Rosaire, on donne la bénédiction du Saint-Sacrement. Puis la multitude se précipite au bureau des constatations médicales, la suite de ceux qui, choisis entre mille, ont attiré le regard vainqueur du Maître. Dans la seule journée de dimanche, douze miracles ont passé l'examen de la science devant le Dr. Boissaire et deux cents autres médecins. Ces élus du ciel, qui ont recouvré la parole, l'ouïe, l'usage de leurs membres, se présentent à un verdict humain, mais, quelque soit le verdict, il n'altérera point l'ineffable béatitude que j'ai vue peinte sur leurs traits, et l'on verra s'allonger, s'il reste un coin quelque part dans l'une de trois église, les annales d'or de Notre Dame de Lourdes.

La procession du Saint-Sacrement est le grand acte quotidien du pèlerinage. Marie y est, en quelque sorte, au second plan. Laissez tomber le soir, la douce, et bénie, et divine Vierge aura sa procession gracieuse et triomphale. A huit heures, comme par un magique coup de baguette, la façade du Rosaire, simulant les grains d'un chaplet, s'illumine de milliers d'ampoules électriques aux couleurs diverses. C'est le commencement de la fête des yeux. Peu à peu, sur sur la place, vous voyez des flambeaux s'allumer et bientôt on dirait la terre constellée à l'égal du firmament. Ces innombrables feux mouvants s'organisent en ordre de marche. La procession quitte la grotte, remonte la rampe de gauche du Rosaire, passe devant la basilique, descend par la rampe de droite, poursuit sa route jusqu'à l'extrémité de l'Esplanade et revient par côté opposé jusqu'au pied des degrés du Rosaire. C'est une colossale couronne de lumières autour de la belle statue de la Vierge qui s'élève entre l'Esplanade et la place de l'Eglise. Pendant que se déroule et serpente la procession de feu, l'"Ave Maria", chanté sur l'air de notre cantique de Sainte-Anne, retentit sans interruption. L'ensemble manque nécessairement, étant donné l'étendue du lieu et le nombre des voix: amable cacophonie néanmoins à laquelle l'oreille s'habitue vite, et qui laisse percevoir le concert des âmes. Comment Marie ne serait-elle pas charmée et vaincue par ce flot de voix qui, sans se lasser, durant deux heures de temps, lui chantent "Ave, ave Maria"?

Mais les flambeaux s'accumulent devant l'église du Rosaire, formant à la fin un véritable océan de lumières scintillantes. Alors un "Credo" majestueux s'élève de cette masse profonde et se poursuit, grave, solennel, jusqu'à l'"amen". Un prédicateur dit ensuite quelques mots à la foule, puis celle-ci se disperse. Voilà la France qui prie, et celle là prie bien.

UN PELERIN CANADIEN



Tablettes pour la toux. Soulagement instantané et garanti. Son certain pour les rhumes, la toux, mal de gorge et toutes irritations de la membrane muqueuse. Saveur délicieuse. Les médecins les recommandent. Demander l'échantillon. Trois sous dans la boîte rouge et blanche. ELLES GUERIRONT

Sore Nipples and Chapped Hands. Are quickly cured by applying Chamberlain's Salve. Try it; it is a success. Price 25 cents.

Un Experiment Dangereux

est d'acheter autre que le vrai

Phonograph d'Edison

RECORD 40CTS CHAQUE OU 4 30 LA DOUZAIN



PRIX GEM 10.00 STANDARED 20.00 HOME 30 00 TRIUMPH

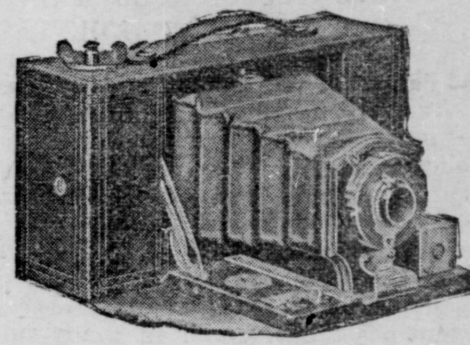
Les catalogues et la list des Records

gratit de votre marchand

ou des seuls representants du Canada.

THE WILLIAMS & SONS CO. LIMITED

143 YONGE ST. TORONTO CAN.



KODAKS AND CAMERAS

The season has now arrived when you can get most pleasure from a Kodak. The enjoyment of taking pictures of your friends, your home or one of the many beautiful views abounding in this province cannot be measured in dollars and cents but the greatest pleasure is looking at the views months or years after you have taken them—they bring back memories of happy days.

KODAKS are not EXPENSIVE

We sell Kodaks from \$1.00 to \$20.00 each—all sizes—all styles—easy to work—a child can handle them—no dark room needed—write for catalogue—Kodaks to rent.

Sole agency for Prince County

A. W. P. Gourlie

PRINCE COUNTY DRUG STORE

Summerside

P. E. I.

New Flour

At reduced prices.

All kind Ranges, Cooks and

Heating Stoves at lowest figures.

Guns, Shot, Shells, etc.

A LARGE STOCK AND LOW PRICES

BRACE MCKAY & CO. LTD

Summerside, Sep 13th 1906

Aventure Extraordinaire

En janvier dernier, les journaux de Kansas City, annonçaient la mort à l'âge de 20 ans et 5 mois, de M. Frederick J. Harvey. Le jeune homme avait succombé à la phthisie qui le minait depuis 3 ans. Il était fiancé à Mlle Lilly Godfrey, de Denver.

Mardi dernier, les journaux de Denver Colorado, publiaient la note suivante:

"Après avoir été enterré vivant dans la mausolée de sa famille à Kansas City, le 9 janvier jusqu'au milieu de ce mois, Frederick J. Harvey est revenu à la vie mardi le 4 septembre, a épousé sa fiancée, Mlle Lilly Godfrey, le 5 septembre, est parti en voyage de noces le même jour et arrivera ici la semaine prochaine pour visiter ses parents.

En janvier dernier, Harvey qui appartenait à une famille millionnaire, prit un rhume qui devint bientôt une pneumonie. Déjà miné par la phthisie, il ne put supporter cette nouvelle maladie et un jour les médecins constatèrent sa mort.

Le corps fut porté dans le mausolée de la famille Harvey; mais Mlle Godfrey ne voulait pas croire à la mort de son fiancé et resta près du cercueil jusqu'à ce qu'il lui fut déposé sur la table de marbre du funèbre caveau.

Quatre mois se passèrent, pendant lesquels Mlle Godfrey ne cessa de pleurer le disparu. Un jour, elle revint à Kansas-City et supplia la famille de la mener encore une fois au mausolée. La mère d'Harvey se rendit à son désir et les deux femmes allèrent au cimetière. Quel ne fut pas leur étonnement lorsqu'elles s'aperçurent que le cercueil était ouvert. Le cadavre avait-il été volé? Les terreurs les plus sinistres les firent frissonner. Toute tremblante, Mlle Godfrey s'approcha. Harvey était toujours dans son cercueil, tel qu'on l'y avait mis le jour des funérailles. Les lèvres et les ongles étaient encore roses, le corps était souple, il n'y avait aucun signe de corruption.

Le corps fut transporté à la maison, et le 4 septembre, Harvey rouvrit les yeux guéri et prêt à se marier le lendemain.

On a appris depuis que les porteurs avaient laissé le soin de fermer la bière à l'entrepreneur de pompes funèbres et que celui-ci s'en était allé, pensant que les porteurs se chargeraient de ce soin.